Guernica.

«Non, la peinture n’est pas faite pour décorer les appartements. C’est un instrument de guerre offensive et défensive contre l‘ennemi.»

Capitale historique et spirituelle du [Pays basque](https://fr.wikipedia.org/wiki/Pays_basque), bombardée le 26 avril [1937](https://fr.wikipedia.org/wiki/1937), par les aviateurs de la [légion Condor](https://fr.wikipedia.org/wiki/L%C3%A9gion_Condor).

Et la fresque de Pablo qui illustre cette tragédie, n’est pas une peinture décorative…

Et Picasso un décorateur.

Une fresque mythique qui a parcouru le monde avant de se poser en Espagne pour qui elle avait été exécuté à la demande du gouvernement républicain pour l’exposition universelle de 1937 à Paris.

Depuis, d’autres massacres de populations civiles poursuivent leur sinistre business de mort.

Une œuvre picturale, la plus magistrale soit-elle ne peut rien contre l’abomination.

Aujourd’hui les bombes tombent, tombent, tombent toujours et encore.

Sur le Moyen-Orient, Afghanistan, Yémen, Syrie, Palestine…

Pour les pays les plus proches de Guernica.

Un artiste Irakien contemporain a répliqué aussi avec une immense fresque qui raconte la Nakba.

Picasso féconde encore la création contemporaine.

Une immense toile de 3,49 x 7,77 mètres en noir, gris, blanc.

Sans une foule de détails illisibles, un cheval, un taureau, une femme qui pleure un enfant mort dans ses bras, une piéta, un homme couché sur le dos un glaive brisé à la main, sans vie, une autre femme éperdue et …

Chaque moment de la tragédie t’explose à la gueule sans poudre noire dans le fusil qui fasse du bruit.

Jamais aucun artiste dans le présent et le futur ne refera Guernica.

Beaucoup s’y sont essayés, beaucoup s’y essaieront encore.

Beaucoup en rêvent.

À en devenir dingo.

Les guerres, elles, se feront et se referont sans peur de la dénonciation, Picasso est mort.

Et elles en profitent ces pourries.

Et ceux qui les mènent aussi sur toute la planète du Nord au Sud, de l’Est à l’Ouest, partout le feu, le sang, les sanglots des mères et les cris d’agonie des pères.

Des villages rasés, des villes ratiboisées sous les bombes incendiaires et les gaz mortels.

Des peuples en errance comme le fut le peuple espagnole républicain et reçu avec des coups de bottes dans le cul par la France socialo, comme le sont aujourd’hui ceux de Syrie et d’ailleurs qui demande l’Asile.

Et toujours pas de Pablo pour représenter ces larmes du monde, ces déchirements humains que nous entrevoyons dans sa fresque qui s’anim, qui se fait film, opéra, symphonie devant nos hures médusées.

On en sort secoué malgré l’absence de l’œuvre originale.

À l’hôtel salé ne sont représentées que des copies.

Manque les vibrations de la création originale.

Et on en reste comme deux ronds de flanc, déconcerté, tristement.

Que je trouve même indécent la foule qui piétine et papote devant ces faux de Guernica.

Qui admire aussi.

Il n’y a rien d’admirable dans des fac-similés de chef-d’œuvre.

La culture fabriquée de cette façon ou manière dégueulasse tout.

Reste que le chef d’œuvre existe, à Madrid et qu’on peut y aller comme en pèlerinage plutôt qu’à Compostelle.

J’irai !